

CHOSSES VUES

Patrice Heems

École Pierre & Marie Curie, Fresnes-sur-Escaut

Autrefois, on jugeait utile de séparer, le plus tôt possible, les filles des garçons. À la fin du 19^e siècle on a donc construit deux écoles au centre de la petite ville où je travaille. Étonnamment, les deux bâtiments construits à la même époque ne se ressemblent pas du tout. L'ancienne école des filles est parallèle à la rue. Le promeneur qui la longe sur plusieurs dizaines de mètres peut apercevoir du trottoir les fenêtres de chacune des classes qui donnent sur la cour de récréation que seul un grillage sépare de la rue. L'ancienne école des garçons est, elle, invisible de la rue. On n'en voit que l'immense portail métallique qui masque la cour entourée de hauts murs. Aujourd'hui, bien sûr, les deux écoles sont mixtes. L'ancienne école des filles, est réservée aux classes du cycle 2, alors que l'ancienne école des garçons accueille les « grands » du cycle 3. Je me suis souvent demandé si l'architecture si différente des deux bâtiments avait eu une influence sur les choix radicalement opposés pris par les deux équipes enseignantes quant à la manière de poser la limite entre leur école et le monde extérieur. La façade de l'ancienne école des filles est couverte de fleurs peintes multicolores et la cour, autrefois couverte de macadam, se transforme peu à peu en jardin au fur et mesure que les élèves y plantent des arbres, des fleurs et même des légumes. Lorsque vient l'été, le promeneur est invité par une affiche à cueillir les petits pois, les haricots ou le raisin qui poussent tout au long du grillage (mais « seulement quand ils sont murs »). Sur les barreaux du portail de l'ancienne école des garçons qui laissaient autrefois entrevoir une petite partie de la cour, les ouvriers de la commune ont soudé des plaques de métal empêchant les regards indiscrets et pour compléter le tout, on a posé devant la porte un panneau où est inscrit : « Entrée interdite aux personnes étrangères au service ». Le lecteur

comprendra sans doute que je préfère l'aspect plus ouvert et accueillant de la première école (c'est normal, c'est la mienne !) Mais il ne suffit pas de s'arrêter au seul côté « sympathique » de l'apparence. Il y a là, en quelque sorte, deux manières d'aborder le problème de la relation entre l'école et le monde extérieur. D'un côté, il y a une équipe qui semble avoir fait le choix parfaitement légitime de la tranquillité, d'une école concentrée sur sa tâche et qui laisse très symboliquement « à la grille » les contingences du monde. De l'autre, il y a le choix tout aussi légitime d'une école plus ouverte et plus perméable au monde extérieur. Qui a raison, qui a tort ? Personne sans doute et d'ailleurs, au-delà du simple problème d'aspect, les choix des deux équipes ne sont pas aussi tranchés.

Une école ne peut pas se couper du monde même si elle en a parfois la tentation. Elle ne peut pas non plus laisser le monde l'envahir complètement. Pour qu'un enfant puisse apprendre, il y a un moment où il faut que la séparation se fasse entre sa vie d'enfant et son métier d'élève. Et c'est compliqué. On aimerait que ce « passage » soit clair, délimité : de ce côté-ci de la grille tu joues, de ce côté-là tu apprends. Ici, tu as ta vie, tes goûts, ton caractère, tes humeurs. Là, tu travailles docilement et avec application. Mais le passage n'est pas clair ! La frontière est floue, molle, changeante, fragile. Et quelle que soit la capacité de résistance de l'école, il y a toujours un moment où la « vraie vie » déborde, franchit les digues et envahit les classes. Faut-il s'y résigner ? Faut-il tenter de retarder le plus possible ce moment ? Faut-il aller jusqu'à faire des liens avec l'extérieur un outil pédagogique ? Il n'y a pas de réponse correcte à ces questions. Par contre, il y a une erreur qu'il ne faut surtout pas commettre : c'est de croire que la digue ne rompra jamais.

Il y a dans la vie d'une école, dans la vie d'un élève, dans la vie d'un enseignant, des moments, des actes qui relèvent clairement du domaine scolaire, d'autres pas du tout. Et puis il y a des moments entre deux. En voici quelques exemples... Choses vues...

LA CASQUETTE DE VALENTIN

Un mardi après-midi, Valentin¹ arrive à l'école avec une nouvelle casquette (le mardi matin a lieu le marché sur la grand-place). Une casquette noire dont les motifs argentés brillent sous le soleil d'octobre. Quand on s'approche, on peut voir que ces motifs sont en fait les initiales d'un célèbre maroquinier. Cela peut faire sourire : le pantalon de Valentin est troué au genou, la semelle de sa basket droite se décolle mais le voilà devenu le support publicitaire (contrefait, certes) d'une enseigne de luxe. Valentin est fier de sa casquette « bling-bling » : ça se voit. Alors quand il rentre dans l'école je lui montre tous les signes de mon profond intérêt pour l'objet : je m'extasie, je lui demande où maman l'a acheté (au marché, bien sûr !) et surtout je lui recommande d'y faire bien attention. Valentin est encore plus fier et s'en va se ranger devant sa classe. De l'autre bout de la cour où je suis, je n'entends pas ce que

1. Les prénoms ont été modifiés.

lui dit sa maitresse, mais il est évident qu'elle admire elle aussi très consciencieusement la resplendissante casquette. Valentin sourit jusqu'aux oreilles.

Mardi soir, vers cinq heures moins le quart, on frappe énergiquement à la porte de mon bureau. J'ouvre la porte pour laisser entrer la petite sœur de Valentin, le grand frère de Valentin, Valentin, la poussette du bébé et enfin la maman de Valentin visiblement mécontente. Elle a dans sa main la rutilante casquette dont la visière est arrachée. Alors j'écoute la maman de Valentin puis je gronde Valentin qui n'a pas fait attention à ses affaires. Et puis j'explique à la maman de Valentin que malheureusement je ne peux pas faire grand chose mais que je suis bien content de la voir, que j'avais justement écrit un mot il y a quelques jours (trois semaines en fait) dans le cahier de liaison de Valentin parce que je souhaitais la rencontrer. Elle me répond qu'elle n'a pas vu le mot mais que ça ne l'étonne pas parce que Valentin ne lui montre jamais le cahier. J'essaye de lui expliquer qu'en fait l'école attend d'elle qu'elle vérifie le cahier tous les soirs mais je n'insiste pas trop. J'ai beaucoup trop de choses à dire à la maman de Valentin et ce n'est pas le moment de se disperser. Je lui parle des très grandes difficultés scolaires de son fils, je lui demande si elle n'a jamais envisagé pour lui un suivi orthophonique (je n'ose pas lui dire qu'on ne comprend pas un mot de ce que dit le gamin mais nous tombons d'accord sur le fait qu'il ne parle pas très bien), je lui annonce la décision prise en conseil de cycle d'un suivi en aide spécialisée (et j'en profite pour lui expliquer que je ne suis pas seulement le directeur de l'école mais que je suis aussi, justement, instituteur spécialisé et que donc je vais « prendre Valentin » tous les jours « dans un petit groupe » pour « l'aider en lecture. » Elle est d'accord.) Enfin j'aborde avec beaucoup de précautions l'idée d'un nécessaire bilan psychologique afin de voir si, peut-être, on ne sait jamais, il ne faudrait pas envisager, mais rien n'est certain bien sûr, une orientation vers une classe spécialisée. La maman de Valentin dit qu'elle ne sait pas, qu'elle en parlera au papa de Valentin, qu'elle viendra me voir avec lui pour en parler mais que si c'est « pour le bien du gamin » alors oui, peut-être, pourquoi pas ? Et puis elle repart, en poussant la poussette du bébé suivie du grand frère, de la petite sœur et de Valentin qui tient dans ses mains la fameuse casquette déchirée sans laquelle j'aurais mis des mois à rencontrer sa maman.

LE MARCHÉ DE NOËL

Depuis une semaine, c'est la révolution dans l'école. Tous les après-midi, sept ou huit mamans se réunissent dans la BCD pour préparer le marché de Noël. Elles bricolent des « centres de table » avec des branches de sapin, des bouts de guirlandes, une ou deux jacinthes et de la neige en bombe. Personnellement je trouve ça affreux mais on ne me demande pas mon avis. Depuis une semaine, à la récréation, avec les maitresses qui ne sont pas de service de surveillance de cour, je vais boire le terrible café que l'une des mamans a apporté dans un grand thermos. On discute. Tous les soirs depuis une semaine, on en discute le soir entre collègues pour se dire qu'on a hâte que tout cela soit fini parce que, tout de même, ça fait beaucoup de bazar dans la BCD, et puis c'est bruyant, surtout la maman de Kenzo qui parle fort et la maman de Fabien qui vient avec son bébé qui pleure tout le

temps, mais l'on se dit aussi que, quand même, ça fait plaisir toutes ces mamans qui viennent donner de leur temps pour aider l'école.

La veille des vacances, on installe le « marché » dans le hall. Le soir on fait les comptes. Le bénéfice est d'un petit peu plus de 150 euros. Cela payera un bus pour emmener l'école à Valenciennes visiter le Musée des Beaux-Arts. Un bus sur les trois nécessaires.

AURELIEN CHANTE

Tous les vendredis après la récréation, les six classes de l'école se réunissent dans la BCD. La BCD n'est pas une BCD. Il y a fort longtemps, on a encouragé les écoles primaires à créer dans leurs locaux des « Bibliothèques Centres de Documentation. » Hélas, cette initiative n'a que très rarement été accompagnée de moyens de mise en œuvre². Il y a donc dans mon école une grande salle où est rangée dans un coin, sur deux misérables étagères, la petite cinquantaine de livres documentaires que nous possédons. La plupart ont été édités au siècle dernier. Comme il restait beaucoup de place, cette salle sert également de salle de réunion, de salle des maîtres, de « site informatique » pour les six ordinateurs cacochymes de l'école, de salle d'arts plastiques à l'occasion, de local pour le photocopieur et donc, une fois par semaine, de local pour la chorale. La chorale est un moment à part dans la vie de l'école. Je me retrouve seul avec ma guitare devant 120 enfants plus ou moins agités selon leur degré de fatigue. Au début, les autres maîtresses restaient dans la salle pour veiller à la discipline de leurs élèves mais nous avons vite jugé qu'il était plus judicieux d'utiliser ce moment pour qu'elles construisent ensemble, dans la classe d'à côté, des outils pédagogiques communs (progressions, évaluations, etc.) Être seul face à tous les élèves exige, pour ma part, que je fasse de cet exercice du chant un moment de rigueur pendant lequel j'attends des élèves du sérieux, de l'écoute et de la maîtrise de soi. Cela marche plus ou moins bien et je suis souvent obligé d'en rajouter un peu dans l'autoritarisme, mais il y a des résultats. Une fois par an, on peut sans trop de honte présenter aux parents un petit spectacle où on peut avoir l'illusion que les 120 élèves chantent relativement juste et relativement ensemble.

Aurélien aime la chorale. Il aime les chansons qu'on y apprend et les chante d'ailleurs avec un enthousiasme que je suis parfois obligé de modérer : « Pas si fort Aurélien, chanter ce n'est pas crier. » Aurélien chante fort, chante vite, commence à chanter avant les autres et il y a eu un gros travail à accomplir (pour lui et pour pas mal d'autres élèves d'ailleurs !) afin qu'il comprenne les règles élémentaires du chant en groupe.

Il reste cependant un problème à régler. Mais ce problème-là ne se réglera pas pendant les répétitions : Aurélien ne comprend pas un mot de ce qu'il chante. C'est dans le bus que nous nous en sommes rendus compte. Ce jour-là, l'école partait en expédition jusqu'à la salle des fêtes de la ville voisine de Condé sur l'Escaut pour

2. Cf. « On va faire une BCD dans l'école, comme ça on aura une BCD dans l'école », *Recherches* n° 32, 2000.

écouter un octuor à vent jouer un spectacle sur la vie de Mozart. J'étais assis à côté d'Aurélien qui, sans doute dans l'espoir de gagner mes bonnes grâces, s'est mis à chanter (à tue-tête, hélas) quelques chansons de la chorale. Et c'est là que tout le monde s'est rendu compte que ce qu'il chantait n'avait pas de sens. Certes, cela « sonnait » comme les vraies paroles : quand un français qui ne connaît pas la langue chante en anglais, on dit qu'il chante en yaourt. Aurélien faisait du yaourt français. Par exemple « De Caroline, à Madeline, Christophe ou Lison³ » devenait « De carabine à malaline, Christophe hérisson » ou bien « Hé petit rat, qu'est-ce que tu fais là⁴ ? » devenait « Hé petit rat ésséssélala. » En grand groupe, au milieu de tous les autres enfants, cela passe, il fallait juste attendre que s'offre à Aurélien l'occasion d'un récital en solo. C'est depuis ce jour que je prends beaucoup de temps pour expliquer aux élèves le sens des paroles des chansons de la chorale.

MONSIEUR ÉCOLE ?

[...]

3. Extrait de *La Colline aux Corallines* de Jean-Michel Caradec.

4. Extrait de *Petit Rat* d'Hervé Demon.